

Chroniques des Jean-Sans peurs ⁴³

Chronique Exceptionnelle de nouvel An prodigue de bons mots sans arrière-pensées

Un bruit qui court...,

(Comme de bien entendu)

Jean-Michel Ferry



À certains instants, la vérité est si forte que je n'ai plus conscience d'avoir été dans l'erreur (J. Bousquet, Traduit du silence, 1935-36, p. 171).

Notre conscience est un juge infallible, quand nous ne l'avons pas encore assassinée (Balzac, La Peau de chagrin, 1831, p. 150).

« Convictions ». Mot qui permet de mettre, avec une bonne conscience, le ton de la force au service de l'incertitude (Valéry, Mauvaises pensées et autres, 1942, p. 178).

La rumeur court, elle se répand de bouche à oreille, elle roule et bondit tel un torrent de montagne, charriant quantités de pierres aux arêtes tranchantes, les emmenant au gré des chutes et des courants, vite aiguisées, éclatées, changeantes de formes, plus nombreuses encore, se mêlant au limon, pour finalement devenir galets émoussés. Que peut-on faire contre la rumeur, lui tordre le cou ? Lui organiser un parcours d'obstacles ? Lui opposer la vérité ? Mais le plus souvent celui, celle ou ceux qui en sont l'objet sont bien les derniers à en être informés ; la rumeur ordinaire, celle dont on est l'objet et l'acteur involontaire, on ne la connaît même pas, elle vous évitera.

La rumeur est sans conscience, elle naît des fantasmes et des aigreurs des hommes, l'invention et la faribole étant son substrat commun. Elle fait son chemin, tranquille, sans états d'âme, sans que quiconque n'entrave son parcours, primaire et brut, lui opposant la question et la réflexion, quid de son origine et de la réalité ? Dans les champs complexes de la conscience sociale et des solidarités, elle règne dans l'équivoque, le flou de l'implicite, conséquence résultant d'un fait anodin qui extraverti et sublimé, exacerbé par des coïncidences, devient un événement à rapporter, enjolivé de toutes sortes de folles chimères, or de toute lucidité. La rumeur se nourrit de superlatifs, d'extraordinaire, d'incroyable. Elle ne fonctionne que dans le registre de

l'affirmation péremptoire et ne suscite que rarement la perplexité. Mieux, elle ravit les âmes passives en l'absence de cœur, et donc de conscience*¹, de ceux qui la propagent sans ménagement, avec acharnement, épousant des jugements normés, sans distinction du bien et du mal, sans valeurs morales, se conformant à la condamnation aveugle de la masse des propagateurs opérant sans intelligence, comme un corps unique portant la grande voix de l'émotion collective, telle la contagion morbide d'un virus malsain sans réel antidote. Et la prise de conscience claire de l'iniquité quand sera révélée l'imposture sera



repoussée aux calendes grecques, car de la rumeur il restera toujours quelque-chose. La rumeur est un remède contre l'ennui, l'inconsistance et la petitesse de l'existence. Connaître une rumeur, c'est un peu comme détenir un secret qu'on ne partage qu'avec ceux qui sont déjà dans la confiance ; c'est, d'un seul coup, revêtir les habits de l'importance, tout en restant comme « Péons »*², dans l'ombre de l'arène, armé des banderilles, à regarder l'écoulement du sang sur les flancs du taureau que le matador s'apprête à estourbir sur le sable, en pleine lumière. Partager la rumeur avec son voisin, son copain au bistro, un quidam rencontré au seuil de sa porte ou de celle de

l'église ou de la mosquée, un passant honnête devant la boulangerie, une vague connaissance dans le rayon charcuterie de son super marché, c'est trouver un prolongement au simple bonjour, où sur le ton badin de la conversation, après les nouvelles d'usage sur la santé du papa, de la mamette, des enfants à l'école, du prêche du jour, de la température, bien froide pour la saison, on gonfle son égo en révélant un secret comme un coq en pavane ou une poule caquetante. Et sur le ton de la confiance, la messe basse, le

¹ * Tu es donc sans conscience, puisque tu enseignes et démontres des choses que tu ne sais pas (FLAUBERT, Smarh,1839, p. 17).

² * Péons : Gardien de bétail, ouvrier agricole, paysan pauvre, en Amérique du Sud.

chuchotement n'étant pas loin...on livre le sésame, sur la lèvre fielleuse, la vindicte gonflée de salive haineuse :

« Tu sais, on m'a dit que...Madame Xxx, Monsieur Yyy, avait... Non, Je ne peux pas y croire. Zig a fait des zag...Non, ce n'est pas vrai ! Si, et en plus... ». « Ceux qui ont fait ce coup, ça ne peut être que la racaille, tu sais celle de... » « Non ! » « Mais si, bien sûr, qui d'autre ? »

Et de mauvais romans s'échafaudent, billevesées et balivernes, humeurs de fiel, s'étoffent de langue en langue, comme ces boules jetées dans la pente neigeuse qui grossissent en des courses folles sur le manteau instable, jusqu'à provoquer l'avalanche. La rumeur, tellement féconde n'accouche pas d'une souris mais d'un monstre qui se dédouble, chacun y ajoutant un détail qui arrangerait le récit pour le rendre plus savoureux, plus consistant, plus crédible car plus énorme, plus troublant. La rumeur naît d'un imaginaire qui



n'est ni créatif ni fécond qui fait qu'on ajoute son détail, sa marque, pour mieux se pavaner et participer à l'œuvre collective qui fait que l'on devient un peu actionnaire de celle-ci. Elle est amplifiée par l'exagération, l'emphase et la démesure, comme le fameux poisson de Marseille, pêché petit, presque alevin, et qui devinrent cent mille en arrivant au port ou si gros qu'il en boucha l'entrée. Mais le poisson arrive invariablement sur la jetée dans le panier du mareyeur et on peut alors juger de sa taille, de sa fraîcheur et de sa réalité. Il en est tout autrement de la rumeur, elle touche au fantasme et à l'irrationnel comme la vessie*³ qu'on prit bien pour une lanterne, au mieux on badinera mais on ne remettra pas nécessairement en question son existence. Comme le virus,

3 *Vessie (CNLTR): Avant le Moyen Age, on utilisait des vessies de porcs mâles (car les vessies des femelles étaient bien trop fines et donc cassantes) comme contenants (outres...) pour leurs qualités d'étanchéité et de praticité. Dans l'ancienne langue française, la lanterne était une histoire inventée, creuse et vide comme la vessie. La comparaison entre ces deux mots a donné cette expression. La seconde se réfère au sens « baliverne » du mot « lanterne », et au fait qu'une vessie ne contient que de l'air, c'est-à-dire rien du tout.

elle se propage, même un sergent de ville ou un gardien de la paix ne peut l'arrêter, elle atteint les âmes sensibles, prêtes à épouser sa cause en toute naïveté et toute impunité. Gonfles, gonfles, Ô rumeur, qu'on puisse en faire nos choux gras ! La rumeur a le don d'ubiquité, elle peut devenir multiple, utiliser tous les réseaux, enfler au point que toute la ville en parle, elle vous revient aux oreilles par d'autres voix sur le même ton, elle se gonfle des ruisseaux de la malveillance gratuite, de l'antipathie et de la vindicte, de l'intolérance et des jalousies comme ce torrent sauvage imprévisible. Toujours plus enrichie, agrémentée, enrobée de précisions insensées qui la rende encore plus crédible, et si vous avez un tant soit peu de perspicacité, pourrez-vous vous demander comment cette rumeur-là, si elle vous revient aux oreilles et même si vous ne l'appellez pas comme ça, a pu évoluer si vite. Elle se transforme au gré du bouche à oreille, multiforme, à l'aune de celui qui y ajoute son codicille pour être plus convaincant.

Entendez-vous dans nos campagnes mugir ces féroces rumeurs...

La rumeur se passe de l'écrit, celui-ci laissant des traces, non, véhiculée par la parole sur le mode sournois de la confidence, il lui suffit d'un bon lancement par un bonimenteur averti qui connaît son monde et les travers de la lâcheté collective ou d'un quidam inconscient ou saoul et la voilà partie, qui cavale, on ne la rattrapera pas. Quoique l'anonymat des réseaux sociaux permet aussi depuis quelque temps de s'en donner à cœur joie et d'allumer des feux imprévisibles qui brûlent la toile plutôt que l'animer. Si vous êtes un habitué des conciliabules avec elle, ne vous inquiétez pas pour son sort qui vous reviendra sûrement amplifié, comme un ami qui vous veut du bien, vous la croiserez alors sans pouvoir l'arrêter, elle aura prospéré et vous pourrez y ajouter un trait à votre faconde, elle en sera ravie. Et si d'aventure c'est en groupe qu'elle est assénée bruyamment, avec quelques amis, ou copains fidèles, dans des vapeurs d'alcool, alors là, ce sera sa fête, chacun l'alimentant d'un commentaire accommodé à des sauces plus corsées, volubile, salace ou ordurier, nourrissant alors la vindicte populaire ; parole d'ivrogne pris pour argent comptant : « Je te l'avais bien dit... », « Je la trouvais bizarre, mais si j'avais pu me douter... », « Les chats ne font pas des chiens... », « Ah ! Il y avait anguille sous roche ». En d'autres temps, cela aurait valu à la victime expiatoire un tombereau de lettres à la kommandantur, au secrétaire du parti, où au chef local de la milice. Espérons que le diable, revêtu des habits de l'autorité, ne s'empare de la rumeur, combien de naïfs innocents seront alors sa victime, se faisant « tailler un costume » sur mesure ; comme dans des temps récents, le fait d'avoir un nez crochu vous précipitait en enfer, chargé de tous les maux de

la terre, « profiteur ! Exploiteur ! Fils de Juda ! Va...rejoins les tiens dans les profondeurs de la terre avec ta progéniture accablante et accablée et encore bien heureux qu'on t'offre le billet de train ». Mais tout cela est bien fini, n'est-ce pas ?, cette logorrhée doit désormais se limiter au cercle restreint de ceux, bien informés, qui savent et qui se doutent que celui qui est différent, qui n'épouse pas le moule, qui marche de travers, dont « on ne sait où il va », celui-là à priori s'expose à l'opprobre, et « on » pourra entendre dans les champs clos des messes basses et du quand dira-t-on : « cela cache quelque chose ». Mais cette « chône » pourra revêtir les propres pulsions mortifères d'esprits déficients en mal d'existence qui projettent leurs fantasmes en « bonne conscience » aveugle et parlent à tort et à travers comme ils vomissent. La rumeur naît de l'imagination féconde et du trait de l'exagération.

Dans ce magasin de vêtements d'Orléans, il y a longtemps, tant de jeunes filles, à peine pubertes, furent enlevées qu'elles alimentaient tous les harems d'Arabie. Le tailleur, car s'en était un, juif de surcroît, en fût si bien habillé, son costume si bien taillé, qu'il dut fermer boutique.

La rumeur atteint la rue, elle s'affranchit des clivages politiques, des classes, des castes, des oligarchies. La rumeur déshumanise, elle franchit le Rubicon aussi aisément que le cheval alezan de César, alimentant les peurs irrationnelles, les turpitudes égocentriques d'esprits faibles prêts à croire et accroire les pires fariboles qui confortent leurs désillusions. La rumeur atteint son apogée quand d'un grand murmure, elle devient un grand cri répété par la foule ; et le déchainement prend alors toutes les formes possibles de la persécution d'un groupe, même jusqu'au génocide. Les nazis étaient ainsi passés maître dans la propagation de la rumeur contre les juifs, les tziganes, les homosexuels, les filles mères, tout ce qui pouvait favoriser un ordre social aberrant. Ils avaient été devancés par les bolchéviques dont le maître assassin Staline initiait et distillait savamment la rumeur, réduisant les opposants à une bande d'esclaves mourants. Puis Mao Zedong, au temps de la révolution culturelle quand le moindre déviationnisme ou le fait de posséder quelque chose, même de l'ordre de l'infime, conduisait



invariablement à charrier les excréments des porcs et des humains dans un village reculé, sous les coups, et ceci dans le meilleur des cas. Tous ces héros d'un meilleur des mondes avaient puisé l'utilisation sophistiquée de la rumeur dans les comportements passés de mentors oubliés ; ils ne faisaient que reproduire à une échelle industrielle des expériences antérieures de persécutions diverses alimentées par la rumeur qui faisait qu'un groupe était stigmatisé et portait soudainement la responsabilité de la misère et de la pauvreté, des guerres et des errements des puissants. Juifs, depuis l'aube de l'humanité, considérés comme âpres au gain, parce qu'on les avait cantonnés aux métiers du commerce et de l'usure ; sémites ; noirs, parce qu'ils n'avaient pas la même couleur de peau, que leur odeur incommodait et qu'en plus leurs dieux était une offense à la parole de Dieu ; sorcières se livrant à des bacchanales ou des infanticides ; sauvages divers du territoire Américain, du Nord au Sud, sales mais libres, qu'on exterminait parce que différents. On répandait sur eux les pires calomnies pour justifier la conquête de leurs territoires et de leurs richesses. Ne disait-on pas qu'ils étaient sodomites, cannibales, bigames, adorateurs d'idoles, belliqueux et féroces. Et ce flot de considérations bien senties alimentait les pires rumeurs et justifiait à défaut d'assimilation sous la contrainte, l'extermination. La rumeur n'est ni de gauche ni de droite, elle se niche dans la déshérence, l'absence de culture et de connaissance, le manque d'esprit critique, de recul, conduisant à la recherche de boucs émissaires, d'un nécessaire coupable, responsable de tous les maux de la terre, propre à supporter l'infamie.

Dans le grand chambardement de l'ère internétique dieu sait ce qu'il adviendra de la rumeur, elle va s'adapter, c'est sûr, elle a tout le panel des couleurs du caméléon qui adapte sa robe à son milieu, les formes changeantes de la pieuvre qui épouse les reflets et l'aspect du buisson ou de la roche sur laquelle elle se pose, elle est ocellée comme le lézard qui perdant sa queue la voit invariablement repousser.

Elle se ramifie et se métamorphose à la vitesse de la lumière portée par de malignes ondes.

Déjà les réseaux sociaux sont alimentés de fausses nouvelles, de fausses images, la rumeur court encore plus vite, en toute impunité, on ne peut pas la rattraper, elle se prépare de beaux jours. Descendant à peine d'un avion, désactivant le mode silence de son Smartphone qui ne vous quitte pas, la rumeur vous a rattrapé, elle est déjà différente, sournoisement déformée, elle s'éloigne infiniment de la version que vous aviez connue et véhiculée d'un simple clic peu de temps avant ; quelle faculté d'adaptation !

Aucun paradoxe, la vulgarité la plus obscène accompagne la rumeur :

Celui-là voyage dans des pays lointains, vers l'est aux frontières de l'Asie, est-il inspiré par Bouddha... « Pas du tout. C'est à coup sûr un pédophile invétéré, je m'en doutais un peu, il était si propre sur lui que s'en était inconvenant, il cache sûrement son jeu, le S... »

« Celle-là, elle s'habille comme une pute », dans le clair-obscur d'un rayon de soleil, à y regarder de près, « on lui devine tout », « c'en est sûrement une », « elle excite, la salope ».

Cet autre fait des manières et roucoule plus qu'il ne parle, « il est sûrement de la jaquette, le Pd ».

« Vous voulez lui faire confiance, vous rigolez... vous l'avez bien regardé, il vient d'une famille de gitans, que des voleurs de poules. « Ne t'y fies pas, t'as entendu son nom, y vient d'là-bas, troisième ou quatrième génération, c'est pareil, tout son blé repart au bled, y te f'ra un enfant dans l'dos et tu t'fras mettre jusqu'à l'os »

L'étranger mâle et basané est nécessairement un voleur et un violeur potentiel s'il vient seul chez nous, pour nous piquer nos allocs.



De la parole à la méfiance, des chuchotements en catimini au rejet et au passage à l'acte, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Et la sournoiserie de la rumeur atteint son comble quand...

Le malheureux rumérisé voit devant ses pas la foule s'écarter tout en se déhanchant pour mieux voir. Les amis sont tous très occupés, les fournisseurs en retard, les doctes fonctionnaires débordés. Et cela ne fait que

commencer, bientôt les pas seront plus lourds, s'enfonçant dans la fange de l'incompréhension. La marche devient pénible sous ces regards éviteux, les volets se ferment prestement en glissant sur des sourires entendus et des gloussements sirupeux. De cela, vous ne saurez rien ou si peu dans ce concert de mugissements, vous n'entendrez rien, vous ne verrez rien venir. La seule voie que vous entendrez sera peut-être celle de votre sixième sens qui ne s'accommoderait pas de coïncidences, des absences répétées, des sourires entendus, des silences assourdissants, du désert ouvert sous vos pas. Et si par bonheur un ami, un vrai, vous donne « un conseil d'ami », ce sera sûrement de débarrasser le plancher et de rejoindre les bédouins dans un désert, là où la parole est d'or et se perd dans les sables.

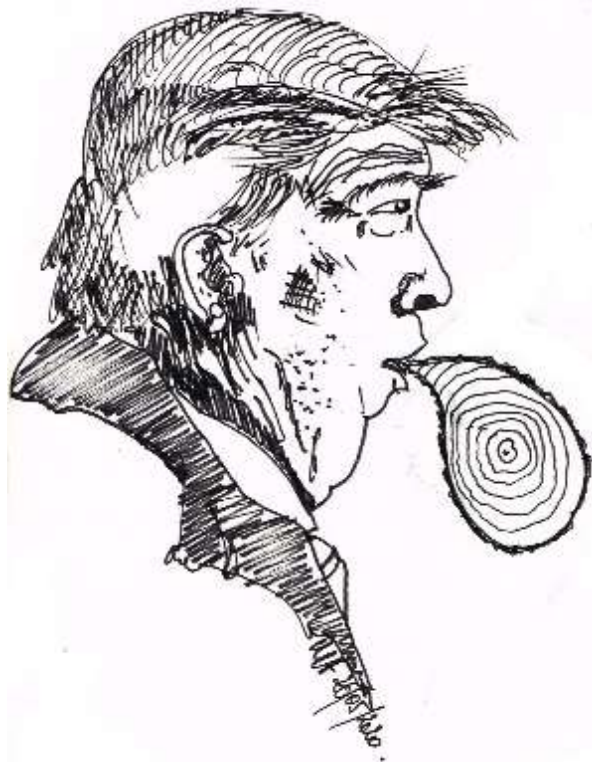
Et votre fuite, si s'en est une, sera bien évidemment prise comme un aveu de faiblesse et de culpabilité. « Il n'y a pas de fumée sans feu », n'est-ce pas, et vous ne pourrez même pas faire le deuil de votre vie passée, salie à ce point qu'un quelconque retour resterait inenvisageable, incongru, provocateur, même si vous êtes blanc comme neige, les sables de ce désert traversant les mers et se déposant en rouges couches fines la recouvriront. De la rumeur, il restera toujours des scories, des bubons prêts à crever chargés des bactéries de la haine à même de contaminer des esprits honnêtes et pourtant bien intentionnés. Le premier message restera blotti dans l'inconscient, tel un acouphène persistant, hibernant d'un œil ouvert, comme la marmotte ressurgit de sous la neige au printemps.

Elle est au sourd un roulement de tambour, elle est à l'aveugle sans canne un labyrinthe de murs élevés, au maître parfumeur un parfum de brouet de fleurs fatales, à l'équilibriste un fil sans fin, au cuisinier un plat oublié sur le feu, un orage sans pluie.

La rumeur est comme ces paroles entendues de la même bouche pendant des heures atteignant la logorrhée :

« Ces émigrés sont tous des profiteurs. Eh ! Tu ne vas pas me dire qu'ils arrivent comme ça, par hasard, à la frontière, en bus. Et puis, même s'ils avaient la guerre, ils avaient qu'à rester dans leur pays...des lâches, que des lâches ! Eh ! Tu vas pas me dire que ce mioche a été apporté par les vagues, non et non, on l'a posé là où les photographes l'attendaient. Et puis t'a vu, on leur donne à manger, des couvertures...Et ben quand ils partent au matin, c'est une véritable poubelle à ciel ouvert, un camp de manouches. Et en plus, ils mettent le feu aux logements qu'on leur propose, pas assez confortables... Et puis, ils refusent de travailler hors de leurs compétences, compétences de merde, quoi ! Et puis, et puis dis, eh ! Il y a le regroupement familial, y a que

des hommes aujourd'hui, mais dans dix ans, ils vont faire dix enfants chacun, ils seront des dizaines de millions, on aura des mosquées partout...On aura plus qu'à partir ! Enfin non, y'aura une guerre avant, moi j'te l'dis, malheureusement, une bonne guerre ! »



Et encore :

« De toute façon c'est la faute des américains, menteurs comme des arracheurs de dents, l'E.I. c'est eux qui l'ont créé et Al Kaïda aussi...Si j'te l'dis ! Et l'Afghanistan pareil et les twin-towers, c'est la C.I.A. qui a tout organisé ; la veille les cadres avaient déménagé et les concierges aussi, comme par hasard, et puis de toute façon, tu vas pas m'dire qu'un bâtiment comme ça peut s'effondrer...IMPOSSIBLE, impossible... »

Ou :

« Eh ! De toute façon y pas d'travail pour eux ! Cette histoire de natalité, c'est du pipeau. Z'ont qu'à

faire des gosses, les allemands. Déjà qu'en France on a des feignants, ces Zédédééf (dixit), tous ceux qui vivent du Êééréééssaa, de la Cêêêmûûu, qui gagnent plus à rien faire qu'un travailleur ordinaire. Moi j'te l'dis, on arrête, qu'on arrête ! Et puis y a ces artistes, soi-disant artistes, qui sont pourris de subventions, y vivent sur no't dos, hein ! Qui c'est qui paye ? Ben, hein...c'est nous, bien sûr. Y travaillent à faire des spectacles de merde, des sculptures de merde qui veulent rien dire et y sont grassement payés avec nos sous... »

« Moi j'te l' dis, y a qu'à fermer les frontières, fermer la moitié des théâtres, ne plus subventionner toutes ces associations, tous ces films incompréhensibles, toutes ces photos qui montrent des décharges. Eh ! Je peux en faire autant, pas difficile de photographier des poubelles. »

Ou encore : « Ecoutes la parole du prophète, on est pas français, on est natif en France, nuance, la république on s'en fout, ceux qui pensent pas comme nous, les pd, les keufs, partout on les pourrira, dans la rue, la cité, sur la toile, on les ... comme ce prof qu'a montré les caricatures d'Allah, Allah Akbar ! t'as vu sur internet... Le P... de mécréant », «... ».

A Monique, comédienne, à Norbert, intermittent, à Sylvain, vingt-trois ans, au chômage de longue durée et S.D.F., à Driss qui a dû nager pour

rejoindre Lesbos, à tous, écoutez ces paroles vengeresses, elles sont légion, elles se répandent comme le typhus, elles alimentent la rumeur, la grande rumeur qui atteint des groupes humains mis à l'index avant le pilori.

A quand l'affrontement tant recherché, l'inquisition, la bastonnade, la ratonade... A quand le lynchage, à quand le pogrom ?

Ou un nouvel an prodigue de bons mots sans arrière-pensées ?

© 2023 Texte, Illustrations et dessins de Jean-Michel Ferry
Bangkok/ Bangsaen/Paris
2023-12-09

*Les livres de Jean-Michel Ferry et Jean-Pierre Ghio alias
Jean Higo sont disponibles à la librairie « Carnets d'Asie »
de l'Alliance Française de Bangkok*

